

CHAPITRE III

LA CONDITION SOCIALE DE LA FEMME

Zéraffa écrit : « L'écrivain ignore à quel point il appartient à une classe ou à en dépend, et cependant sa conscience de classe s'inscrit dans toute son œuvre ».¹ Cette remarque révélatrice peut s'appliquer avec les œuvres de Colette. Ses trois romans : *La Vagabonde*, *Chéri*, *La Seconde*, à l'exception de *La Naissance du jour* évoquant la vie provinciale de Sido, dépeignent la société parisienne dans la première moitié du XX^e siècle, plus précisément entre les années 1910-1920, époque où Colette, mariée avec Willy, venait vivre à Paris. Ces romans portent le témoignage des phénomènes culturels de l'époque : l'automobile, la cinématographie, la gloire de la Comédie-Française, l'apparition du café-concert et du music-hall. *La Vagabonde* fait allusion au music-hall où Renée, héroïne du roman, travaille comme danseuse et mime. Dans *Chéri*, s'échelonnent des allusions à la mode de 1912 tandis que *La Seconde* mentionne la gloire de la Comédie-Française et les pièces théâtrales de 1919. Loin de broser une vaste peinture historique de la capitale, l'écrivain se plaît à décrire la vie parisienne selon son optique personnelle, en prêtant ses expériences vécues aux héroïnes des quatre romans en question. Ce chapitre sera ainsi consacré à l'aspect social des femmes colettiennes. D'un côté, il est incontestable que ces personnages subissent les impacts de leur époque. De l'autre côté, elles semblent posséder des idées plus modernes que leurs contemporaines et par là,

¹ Michel Zéraffa, *Roman et société* (Paris : Presses universitaires de France, 1971), p. 62, cité par Graciela Conte-Stirling, *Colette ou la force indestructible de la femme*, p. 15.

elles représentent l'idéal de la femme chez Colette. Nous nous proposons d'examiner à travers les héroïnes de quatre romans étudiés la condition sociale de la femme. En premier lieu, nous aborderons les milieux dans lesquels évoluent les personnages féminins. Ensuite, nous tâcherons d'élucider leur place dans la société. Nous nous efforcerons enfin de dégager le portrait de la femme nouvelle à travers les œuvres de Colette.

3.1 Les circonstances sociales

Dans la première moitié du XX^e siècle, la France a connu deux phases importantes : la Belle époque dans les années 1900 et les Années folles dans les années 1920. C'est autour de Paris que se concentrent des mouvements sociaux et culturels caractérisés par deux traits frappants : goût du luxe et recherche des plaisirs. Puisque ces deux périodes se succèdent, elles ont presque en commun les mêmes valeurs sociales et morales. Les romans de Colette nous offrent des reflets de ces temps.

3.1.1 La Belle époque

Cette période remonte à quelques années avant la Première Guerre mondiale (1914-1918). Colette était alors en pleine jeunesse. Dès 1893, elle quitte sa province natale à la suite de son premier mariage. Elle s'introduit dans la société parisienne de la Belle époque. Sous un climat emphatique, les Parisiens s'enthousiasment pour des inventions scientifiques, les fabrications de l'automobile française par d'ingénieux inventeurs nommés Peugeot, Louis Renault, Bouton, Panhard ou Michelin. Cependant, seuls les riches jouissent des automobiles alors que

les petits bourgeois se contentent des bicyclettes.² Dans *Chéri*, on voit que les hauts bourgeois comme Léa et Chéri disposent d'une voiture. Or, les petites bourgeoises comme Jane et Fanny de *La Seconde* disposent d'une bicyclette qu'elles nettoient tous les matins. En 1895, le cinéma, une nouvelle distraction, fait son apparition, grâce aux frères Lumière, qui ont inventé la technique cinématographique. Le cinéma envahit peu à peu le théâtre et le music-hall.³ Dans *La Vagabonde*, nombre d'artistes du music-hall sont obligés de le quitter pour trouver des emplois dans le milieu cinématographique, comme Renée le constate :

« Le cinématographe, qui menaça de la ruine les humbles artistes de caf' conc', les sauve à présent. Ils s'y plient à un labeur anonyme et sans gloire, qu'ils n'aiment pas, qui dérange leurs habitudes, change leurs heures de repas, de flânerie et de travail. Des centaines en vivent, aux époques de chômage, plusieurs s'y établissent. Mais, si le « ciné » regorge de figuration et de vedettes, que faire ? »⁴

En ce qui concerne la structure sociale, deux classes principales se distinguent dans les romans de Colette. Les grands bourgeois mènent une existence oisive et luxueuse. Comblés de richesses, ils ne s'intéressent jamais aux problèmes économiques de l'époque et recherchent

² Voir Elyette Roussel, *La Belle Époque* (Liège : CLE international, 1997), pp. 10-13.

³ *Ibid.*, pp. 13-14.

⁴ Colette, *La Vagabonde*, p. 82.

principalement des plaisirs dans la mondanité. Ces riches passent leurs temps agréablement au théâtre, au music-hall, au restaurant ou au bar. Ils fréquentent les grands couturiers. Dans *Chéri*, lorsque le héros s'ennuie, il s'enfuit dans le restaurant Dragon bleu. Là, il a rencontré la blonde Loupiote qui l'a amené chez son amie droguée :

« La Copine fumait et donnait à fumer. Son entresol modeste fleurait, dès l'entrée, le gaz mal clos et la drogue refroidie, et elle conquérait par une cordialité larmoyante, une constante provocation à la tristesse qui n'étaient point inoffensives. (...) Mais il ne fuma point, regarda la boîte de cocaïne avec une répugnance de chat qu'on veut purger (...). »⁵

Or cette image de facilités et de plaisirs s'oppose à la réalité sombre chez les petits bourgeois et les ouvriers dont la condition de vie et de travail est pénible. Ils travaillent durement mais gagnent peu d'argent. Dans *La Vagabonde*, Colette révèle les difficultés diverses chez les artistes au music-hall. Ils se voient obligés de vivre dans la promiscuité à cause de leur pauvreté. Renée raconte que cinq personnes cohabitent dans deux chambres démeublées :

« Incomparables de force et de grâce sous des maillots cerise qui pâlissaient leur peau blonde, ils habitaient, à cinq, deux chambres sans meubles,

⁵ Colette, *Chéri*, p. 116.

où ils cuisinaient eux-mêmes, sur un petit fourneau de fonte. »⁶

À propos de l'éducation, l'école laïque, autrement dit l'école primaire, venait d'être fondée.⁷ Colette, comme les autres bourgeoises vont à l'école laïque. Dans *La Seconde*, le narrateur décrit le type d'éducation pour les filles bourgeoises :

« Dans un monde de bourgeoisie pauvre, orgueilleux et plein de scrupules, on enseigne encore aux filles qu'avant l'heure du cours les lits doivent être retournés et bordés, la bicyclette fourbie, les bas et les gants de coton savonnés dans la cuvette. »⁸

C'est ce que Fanny et Jane apprennent dans leur famille qui appartient à la petite bourgeoisie. Quant aux filles de la haute bourgeoisie, elles sont envoyées à l'école pensionnaire. C'est le cas d'Edmée, elle est élevée en pension jusqu'à l'âge de dix huit ans.

Par ailleurs, la libération de la femme commence à se profiler à cette époque. La relation affective entre femmes constitue un nouveau phénomène social. La romancière devait sans doute l'observer quand elle accompagne Willy, son premier mari lors des soirées. Elle n'hésite pas à mettre en scène des couples de lesbiennes. A l'instar de son auteur,

⁶ Colette, *La Vagabonde*, p. 104.

⁷ Voir Lucien Bély, *Histoire de France* (Luçon : Edition Gisserot, 2001), p. 98.

⁸ Colette, *La Seconde*, p. 46.

Renée de *La Vagabonde* éprouve de la sympathie pour ces femmes. Ainsi, elle montre son admiration envers Amalia Barally, sa camarade :

« Je goûte en elle, outre sa gaieté qui résiste à la misère, cette humeur protectrice, cette adresse à soigner, cette maternité délicate dans le geste, apanage des femmes qui ont sincèrement et passionnément aimé les femmes : elles en gardent un attrait indéfinissable, et que vous ne percevez jamais, vous autres hommes... ».⁹

3.1.2 Les Années folles

Après la Première Guerre mondiale, vient le temps des Années folles. Les gens des Années folles, affectés par l'horreur de la guerre et la peur d'un nouveau confort, se passionnent pour la joie de vivre. Comme la Belle époque, un écart entre les riches et les pauvres s'accroît. La haute bourgeoisie jouit des confort et des plaisirs alors que la condition de vie chez les petits bourgeois et les ouvriers n'est pas améliorée.

Sur le plan culturel, l'apparition du roman de Victor Marguerite, *La Garçonne* en 1922 fait un scandale.¹⁰ L'héroïne du roman devient un archétype de la période. Elle s'adonne aux aventures amoureuses sans s'inquiéter des tabous. Dans *La Seconde*, Clara Cellier, ancienne comédienne de la Comédie-Française, se comporte comme une garçonne :

⁹ Colette, *La Vagabonde*, p. 205.

¹⁰ Voir Dominique Desani, *La Femme au temps des années folles* (Paris : Editions Stock/Laurence Pernoud, 1984), pp. 25-27.

« Cette grande actrice moyenne, très connue, sans aucune chance de célébrité, hochait, de pitié, ses cheveux d'or vert bien coupés, serrés dans de petits chapeaux. Mince dans de jeunes robes noires, habillée hardiment, Clara Cellier ne marquait guère ses soixante-huit ans que par l'usage du mot " saperlipotte ! ", une certaine gaminerie militaire et son penchant à dire, d'un homme : " Il est beau cavalier." »¹¹

3.2 Les groupes sociaux

Les femmes colettiennes peuvent se répartir en deux groupes selon le milieu dans lequel elles évoluent : les demi-mondaines et les femmes de la classe moyenne.

3.2.1 Les demi-mondaines

Colette brosse avec application le portrait des demi-mondaines au début du XX^e siècle. Il s'agit en effet des femmes entretenues dans la haute société. Leur existence se caractérise par le luxe, la richesse et l'oisiveté. Elles s'habillent chez les grands couturiers, fréquentent le théâtre et dégustent la bonne chère dans les restaurants de choix. *Chéri* décrit la société des demi-mondaines au milieu de laquelle se détache la baronne de Lonval ou Léa. C'est une ancienne femme entretenue qui possède les traits caractéristiques du statut demi-mondain. Léa vit dans le luxe. Elle possède une grande propriété à l'avenue Bugeaud dans le quartier du nord-ouest parisien et vit de ses rentes :

¹¹ Colette, *La Seconde*, p. 43.

« À quarante-neuf ans, Léonie Vallon, dite Léa de Lonval, finissait une carrière heureuse de courtisane bien rentée, et de bonne fille à qui la vie a épargné les catastrophes flatteuses et les nobles chagrins. (...) Elle aimait l'ordre, le beau linge, les vins mûris, la cuisine réfléchie. Sa jeunesse de blonde adulée, puis sa maturité de demi-mondaine riche n'avaient accepté ni l'éclat fâcheux, ni l'équivoque (...). »¹²

L'affectation du luxe chez Léa se manifeste dans sa manière de vivre comme en témoigne la salle à manger somptueusement meublée :

« Un beau mangeur dut choisir autrefois, pour cette salle à manger rectangulaire, les grandes glaces Louis XVI et les meubles anglais de la même époque, dressoirs aérés, desserte haute sur pieds, chaises maigres et solides, le tout d'un bois presque noir, à guirlandes minces. Les miroirs et de massives pièces d'argenterie recevaient le jour abondant, (...). »¹³

Lorsqu'elle se décide à rompre le lien avec Chéri, Léa envisage de combler sa vie solitaire de plaisirs fastueux. Pour ses déplacements, elle a besoin: « d'une victoria bien suspendue, attelée d'un cheval de douairière, puis d'une automobile extrêmement rapide, puis d'un mobilier

¹² Colette, *Chéri*, p. 9.

¹³ *Ibid.*, p. 18.

de salon directoire ». ¹⁴ À l'intérieur de la maison, elle fait installer un mobilier de salon directoire destiné à recevoir des amis. En été, elle part pour des lieux de vacances les plus réputés, le Midi, la Normandie, les Pyrénées, et la Riviera.

« Dans le Midi, je m'en tirais très bien. D'abord, je changeais de place. Et ces relations de Riviera ou des Pyrénées avaient du bon, leur départ me laissait une telle impression de fraîcheur.... » ¹⁵

De même, Madame Peloux, la mère de Chéri, est une ancienne femme entretenue. Elle a une villa à Neuilly dans la banlieue de Paris. Sa propriété se compose d'un grand jardin, de garages, de dépendances pour les chiens et la lessive et de salles :

« Un vrai jardin, presque un parc, isolait, toute blanche, une vaste villa de grande banlieue parisienne. La villa de Mme Peloux s'appelait "une propriété à la campagne" dans le temps où Neuilly était encore aux environs de Paris. Les écuries, devenues garages, les communs avec leurs chenils et leurs buanderies en témoignaient, et aussi les dimensions de la salle de billard, du vestibule, de la salle à manger. » ¹⁶

¹⁴ *Ibid.*, p. 137.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 152-153.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 19-20.

En ce qui concerne la vie sentimentale, la femme demi-mondaine se réjouit de la liberté amoureuse et garde une prédilection pour la chair jeune. Il n'est pas étonnant que Léa soit attirée par la beauté de Chéri adolescent. Mais avant Chéri, cette femme mûre a vécu tant d'aventures amoureuses. Elle se souvient de ses jeunes amants :

« Comment est-ce que j'ai vécu, après que j'ai quitté Spéleïeff, par exemple ? Ah oui, on s'est baladés ferme dans des bars et des bistrots avec Patron, et tout de suite j'ai eu Chéri. Mais avant Spéleïeff, le petit Lequellec m'a été arraché par sa famille qui le mariait... pauvre petit, ses beaux yeux pleins de larmes.... Après lui, je suis restée seule quatre mois, je me rappelle. Le premier mois, j'ai bien pleuré ! Ah ! non, c'est pour Bacciocchi que j'ai tant pleuré. »¹⁷

Dans les romans de Colette, les rapports entre une femme mûre et son jeune amant se caractérisent souvent par le sentiment maternel. La femme mûre prend soin de nourrir et de protéger son amant. Léa caresse tendrement Chéri qu'elle considère comme son « nourrisson méchant »¹⁸ :

« Mais elle ne daignait pas entendre et tapotait, de la main, le jeune corps qui lui devait sa vigueur

¹⁷ *Ibid.*, p. 153.

¹⁸ *Ibid.*, p. 41.

renaissante, n'importe où, sur la joue, sur la jambe, sur la fesse, avec un plaisir irrévérencieux de nourrice. »¹⁹

Par souci de sa position sociale, la femme demi-mondaine tient à entretenir son jeune amant. Elle souhaite que ce dernier se comporte en gigolo au lieu de pratiquer un petit métier pour gagner son pain. Ainsi, dans *Chéri*, Patron, le jeune boxeur, raconte son conflit avec Liane, sa maîtresse qui éprouve l'orgueil d'entretenir l'homme aimé :

« Elle a honte, qu'elle dit, d'un homme qui a un métier, surtout un métier qui oblige de se lever à bon matin, de faire son entraînement tous les jours, de donner des leçons de boxe et de gymnastique raisonnée. Pas plus tôt qu'on se retrouve, pas plus tôt que c'est la scène. " On croirait vraiment, qu'elle crie, que je ne suis pas capable de nourrir l'homme que j'aime ! " ».²⁰

Comme les femmes demi-mondaines attachent une importance capitale à la richesse, le mariage de leurs enfants est un moyen d'associer leurs fortunes. En témoigne le mariage intéressé entre Chéri et Edmée, arrangé par leurs mères. Chéri, doté d'une prévoyance financière, affirme son consentement au mariage :

¹⁹ *Ibid.*, p. 46.

²⁰ *Ibid.*, p. 44.

« “ Ah ! je ne sais pas. T’en as des questions ! Je pense. La belle Marie-Laure ne prélève pas quinze cents billets sur sa cassette particulière, hein ? Quinze cents billets, et des bijoux de monde bien. ”

- Et toi ?

- Moi, j’ai plus, dit-il avec orgueil. »²¹

3.2.2 Les femmes qui travaillent

Dans les romans étudiés, Colette met en scène les femmes qui exercent divers métiers : écrivain, danseuse, comédienne, et secrétaire. À côté des demi-mondaines qui vivent de leurs rentes, ces femmes sont obligées de travailler pour gagner leur vie. Il serait utile de noter que ce groupe de femmes colettiennes appartient à la petite bourgeoisie, ou plus précisément à la classe moyenne qui apparaît en France au début de la carrière littéraire de l’écrivain. D. Lejeune explique l’origine de cette nouvelle classe sociale :

« Assez équivoque est *la notion de couches nouvelles*, formulée pour la première fois dans le discours de Gambetta à Grenoble en 1872, où il annonçait “ la venue et la présence, dans la politique, d’une couche sociale nouvelle (...) qui est loin, à coup sûr, d’être inférieure à ses devancières ”.

L’expression était vague à dessein : Gambetta avait en vue, non un groupe social bien déterminé, mais un ensemble

²¹ *Ibid.*, p. 53.

complexe aux contours incertains. »²²

Graciela Conte-Stirling remarque que l'apparition de la classe moyenne coïncide avec l'instauration en France de l'école laïque. La possibilité de s'éduquer, de se cultiver apporte des changements à la société française qui demeure immuable jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Il semble que les femmes colettiennes se présentent comme les premières figures de cette nouvelle classe qui forme un ensemble complexe, mais pourvu finalement de traits communs par leur manière d'envisager la vie. Graciela Conte-Stirling précise que Colette nous montre à travers ses héroïnes « qu'un monde vient de finir et qu'un autre commence avec de nouvelles possibilités, de nouvelles manières de juger en quoi se trouve la vraie richesse d'une vie, un optimisme nouveau ».²³ Nous verrons plus loin que les femmes colettiennes contribuent à former cette couche nouvelle.

Dans l'œuvre de Colette, les femmes qui travaillent sont en général issues d'une famille pauvre de la petite bourgeoisie. Dans *La Seconde*, le portrait de Jane nous fournit un exemple frappant. Fille d'un professeur de dessin de la ville, Jane est sans doute formée par l'école et ne manque pas de culture, ni de lectures de grands auteurs littéraires. Cependant, il est difficile pour une enfant sans dot comme Jane de se faire une place dans la société :

²² Dominique Lejeune, *La France des débuts de la IIIe République 1870-1896* (Paris : Armand Colin, 1994), p. 100, cité par Graciela C-Stirling, *Colette ou la force indestructible de la femme*, p. 88.

²³ Graciela Conte-Stirling, *Colette ou la force indestructible de la femme*, p. 90.

« Déjà, Jane révélait qu'enfant sans dot d'un professeur de dessin de la Ville, --" vous pourrez voir des œuvres de mon père, au lycée Duguay-Trouin, entre autres un fusain de premier ordre, *Anes à l'abreuvoir* ", --elle avait promené, heurté, meurtri dans un jardinet de Saint-Mandé, entre le lilas dénudé et les lauriers en caisse, une âme hagarde, prête à tout, forcenée, une âme de jeune fille pauvre et sans métier. »²⁴

Au début du XX^e siècle, la société n'offre guère de métiers aux femmes d'autant plus qu'elles manquent de connaissances techniques.²⁵ Jane de *La Seconde* se contente de travailler comme secrétaire de Farou, auteur dramatique. Mais pour se faire valoir, elle s'efforce d'être serviable envers tous et apte aux travaux ménagers.

« Elle offrit ses services intérimaires à Farou, muet, féroce, qui les accepta d'un signe. Les jours suivants, Mlle Jane Aubaret mit une bonne grâce réconfortante à déjeuner avec les Farou sur un coin de table, retapa le lit du garçon paratyphique, et dopa Fanny à l'aide de jaunes d'œufs battus dans du porto. Peu à peu, Jane montra ce qu'elle savait faire. Aidée de Fanny, qui reprenait courage, elles valurent, à elles deux, quatre

²⁴ Colette, *La Seconde*, p.52.

²⁵ Voir Dominique Desani, *La Femme au temps des années folles*, pp. 137-140.

servantes, chacune surveillant l'autre du coin de l'œil. »²⁶

On voit que le statut de Jane chez les Farou s'avère ambiguë, elle est tantôt secrétaire de Farou, tantôt servante. Malgré la dureté du travail, Jane ne se décourage jamais et se montre enthousiaste face à l'exigence de son maître. Farou regrette que Jane ne sache pas la graphologie :

« - J'aimerais, dit nonchalamment Farou, que Jane ajoutât, à des connaissances déjà variées et nombreuses, celle de la graphologie.

- Mais je peux apprendre ! s'écria Jane. Il y a des manuels... Je connais un ouvrage excellent...

Pourquoi ? »²⁷

Si Jane a la chance de trouver un travail chez les Farou, beaucoup de filles pauvres tombent dans le désespoir. Afin de pouvoir survivre, elles doivent se livrer à la prostitution, Renée le constate dans *La Vagabonde* :

« L'espèce n'est pas très rare, en ce pays montmartrois, de ces filles qui crèvent de misère et d'orgueil, belles de leur dénuement éclatant. Je les rencontre, ici et là, traînant leurs nippes légères de table en table aux soupers de la Butte, gaies, saoules, rageuses, la dent prête, jamais douces,

²⁶ Colette, *La Seconde*, p. 45.

²⁷ *Ibid.*, p. 31.

jamais tendres, boudant au métier, et “ travaillant ”
tout de même.»²⁸

Renée, héroïne de *La Vagabonde*, issue de la petite bourgeoisie comme Jane. Elle venait s'installer à Paris, mariée avec Adolphe Taillandy, célèbre pastelliste. Une fois divorcée, Renée affronte les difficultés de vivre dans la société parisienne. Elle se voit obligée de gagner sa vie comme danseuse et mime dans le music-hall, faute de connaissance nécessaire pour exercer d'autres métiers :

« Le music-hall, où je devins mime, danseuse, voire comédienne à l'occasion, fit aussi de moi, tout étonnée de compter, de débattre et de marchander, une petite commerçante honnête et dure. C'est un métier que la femme la moins douée apprend vite, quand sa liberté et sa vie en dépendent.»²⁹

Les danseuses sont méprisées et mal vues. L'héroïne de *La Vagabonde* subit une épreuve humiliante lorsqu'elle est engagée pour une danse au cachet en ville :

« Sur les côtés et au fond, il y a une ligne sombre d'hommes, debout. Ils se pressent et se penchent, avec cette curiosité, cette courtoisie rossarde de l'homme du monde pour la femme dite

²⁸ Colette, *La Vagabonde*, p. 99.

²⁹ *Ibid.*, p. 32.

“ déclassée ”, pour celle à qui l’on baisa le bout des doigts dans son salon et qui danse maintenant, demi-nue, sur une estrade. »³⁰

À l’Empyrée-Clichy, café-concert où Renée travaille comme mime, des ouvriers viennent assister au spectacle le samedi et le dimanche. Souvent ils se comportent grossièrement à l’égard des danseuses. Renée évoque un souvenir blessant :

« - C’est toi qui t’es levé pendant la pantomime, hein ? pour dire : “ Elle me montre qu’un nichon, je veux y voir les deux ! j’ai payé deux linvés, un par nichon ! ” »³¹

Malgré des affronts et la dureté du travail, les artistes de café-concert ne s’y résignent jamais. Ils continuent à garder la foi et l’orgueil de leur métier, comme en témoignent Renée ainsi que ses camarades :

« Les artistes de café-concert... Qu’ils sont mal connus, et décriés, et peu compris ! Chimériques, orgueilleux, pleins d’une foi absurde et surannée dans l’Art ; eux seuls, eux, les derniers, osent encore déclarer, avec une fièvre sacrée :
- Un *artiste* ne doit pas... un *artiste* ne peut accepter... un *artiste* ne consent pas...

³⁰ *Ibid.*, p. 53.

³¹ *Ibid.*, p. 58.

Fiers, certes, car, s'ils ont aux lèvres, souvent,
un " Cochon de métier ! " ou " Saloperie de vie ! "
je n'ai jamais entendu l'un d'eux soupirer : " Je
suis malheureux..." ».³²

Avec son modeste revenu de mime, Renée vit dans une condition matérielle pénible. Ainsi, elle se contente de louer une chambre dans une maison située dans le quartier neuf de Paris. Elle décrit la laideur de son habitation :

« Sous le gaz verdâtre, ma rue, à cette heure, est un gâchis crémeux, praliné, marron-moka et jaune caramel, un dessert éboulé, fondu, où surnage le nougat des moellons. Ma maison elle-même, toute seule dans la rue, a « l'air que ce n'est pas vrai ». Mais ses murs neufs, ses cloisons minces offrent, pour un prix modeste, un abri suffisamment confortable à des " dames seules " comme moi. »³³

Chez la femme divorcée, la préoccupation de l'argent joue un rôle important dans sa façon de vivre. Renée apprend à marchander dans l'intention de défendre ses intérêts alors que cette attitude est plutôt réservée aux hommes : « Mes affaires de music-hall sont de pauvres choses, précises, commerciales (...) ».³⁴ Lorsque Renée prépare ses affaires pour la tournée en villes, elle n'hésite pas à partager la valise

³² *Ibid.*, p. 42.

³³ *Ibid.*, p. 11.

³⁴ *Ibid.*, p. 188.

avec Brague, son compagnon de scène, parce qu'ils veulent économiser deux cent francs d'excédent. Cette somme paraît pourtant dérisoire aux yeux de Maxime, amoureux de Renée. Il conteste avec dégoût :

« - Renée ! C'est monstrueux ! ce n'est pas possible ! vous avez perdu la tête ! Vos chemises, vos chemises à vous, et vos petits pantalons trop courts, mon amour chéri, pêle-mêle avec les caleçons de cet individu ! Et vos bas avec ses chaussettes, peut-être ! Et tout ça pour économiser cent sous par jour ! Quelle dérision et quelle misère ! »³⁵

Un autre métier des femmes colettiennes, c'est celui d'écrivain. L'auteur de *La Vagabonde* prête à son héroïne ses expériences littéraires. On sait que Colette commence à écrire sous l'instigation de Willy. G. Beaumont et A. Parinaud rapporte la parole de Colette :

« Un an, dix-huit mois après notre mariage, M. Willy me dit :

- Vous devriez jeter sur le panier des souvenirs de l'école primaire. N'ayez pas peur des détails piquants, je pourrai peut-être en tirer quelque chose... les fonds sont bas.

Je m'émus moins de la dernière phrase, leitmotiv quotidien, varié pendant treize années avec une

³⁵ *Ibid.*, pp. 189-190.

inépuisable fantaisie, que de la première. »³⁶

La série des *Claudine* parue alors sous le nom de Willy ont connu un grand succès. C'est Willy qui a géré les revenus. Après le divorce, il a vendu les *Claudine* à l'insu de Colette.³⁷

Dans *La Vagabonde*, Renée écrit des romans pendant le premier mariage. Elle a abandonné son métier d'écrivain après la rupture d'avec Adolphe Taillandy. Il est bien possible que sans l'appui de son mari, Renée ait eu des difficultés pour publier ses livres. C'est la raison pour laquelle elle accepte de jouer le rôle de mime pour résoudre les problèmes urgents : il faut avant tout survivre.

«Après les premières trahisons, après les révoltes et les soumissions d'un jeune amour qui s'opiniâtrait à espérer et à vivre, je m'étais mise à souffrir avec un orgueil et un entêtement intraitables, et à faire de la littérature... ».³⁸

Le passage du milieu littéraire au music-hall a fait de Renée une « déclassée ».³⁹ D'autre part, le public la nomme avec dédain « une femme de lettre qui a mal tourné »⁴⁰.

³⁶ G. Beaumont et A. Parinaud, *Colette par elle-même* (Paris : Seuil, 1951), p. 53.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Colette, *La Vagabonde*, p. 30.

³⁹ *Ibid.*, p. 53.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 15.



3.3 La place de la femme dans la société

Colette démontre à travers ses personnages féminins que les droits des femmes sont extrêmement restreints. Elles ne trouvent guère de place dans la société. Il faut noter dans les romans de Colette que la femme se considère comme inférieure à l'homme. Nous essayons d'examiner la condition des femmes dans les points suivants.

3.3.1 L'éducation

Au début du XX^e siècle, le rôle de la femme se limite à l'intérieur de la maison. Depuis son jeune âge, elle apprend à servir sa famille et à entretenir la maison convenablement. Une fois mariée, elle se consacre à son mari et ses enfants. Fidèle à la tradition familiale, elle est prête à pousser ses propres filles à suivre son exemple. Graciela Conte-Stirling décrit la valeur féminine à cette époque : « La valeur d'être une bonne ménagère prend des contours fanatiques, précisément parce que c'est presque la seule activité où elle peut rivaliser avec ses amies, ses cousines ou ses belles-sœurs ». ⁴¹ Dans *La Seconde*, Colette souligne le caractère de l'éducation réservée aux jeunes filles de petite bourgeoisie :

« Dans un monde de bourgeoisie pauvre, orgueilleux et plein de scrupules, on enseigne encore aux filles qu'avant l'heure du cours les lits doivent être retournés et bordés, la bicyclette fourbie, les bas et les gants

⁴¹ Graciela Conte-Stirling, *Colette ou la force indestructible de la femme*, p. 26.

de coton savonnés dans la cuvette ».⁴²

Dans ce roman, Colette met en scène deux personnages féminins qui représentent le modèle traditionnel de la femme : Jane et Fanny. Les Farou ne pouvaient payer la femme de ménage. Fanny et Jane s'entraident pour faire des travaux ménagers vigoureusement :

« Peu à peu, Jane montra ce qu'elle savait faire. Aidée de Fanny, qui reprenait courage, elle valurent, à elles deux, quatre servantes, chacune surveillant l'autre du coin de l'œil. A leur manière pareille de cirer les chaussures jaunes, de nettoyer une baignoire sans recourir au savon minéral, de casser des œufs dans un bol et d'allumer le fourneau sans se salir les doigts, elles se reconnurent mutuellement pour ouvrières de qualité, issues de petites bourgeoises de France, ces travailleuses difficiles qui ne regardent pas à leur peine ni à la sueur de leur lignée. »⁴³

3.3.2 Le mariage

Dans le milieu de la petite bourgeoisie, le mariage est considéré comme un moyen de développer la position sociale des femmes. Quand une fille sans dot se marie avec un homme de la haute bourgeoisie, elle pourra se faire accepter par la société et vivre dans le luxe. On sait que Colette, jeune fille provinciale sans dot, est entrée dans la société parisienne parce qu'elle a épousé Henry Gauthier-Villar, célèbre

⁴² Colette, *La Seconde*, p. 46.

⁴³ *Ibid.*, pp. 45-46.

romancier et aussi critique musical et théâtral. Alors, la romancière prête à ses personnages ses propres expériences. Dans cette optique, il serait intéressant de confronter les sorts de Jane et de Fanny. Jane, « enfant sans dot d'un professeur de dessein de la Ville »⁴⁴, rêve d'épouser un homme qui pourrait la sauver de la pauvreté, comme elle l'avoue à Fanny :

« - Quand j'attendais mon père, au bout de la petite terrasse, contait Jane, je l'attendais si longtemps avant l'heure, penchée, comme ça, que j'en gardais une barre douloureuse, là, à la hauteur de m'estomac. (...)

- ... et les pires jours, je me disais : " Qu'il passe un homme, et je laisse tomber la fleur... " J'ai fini par lâcher la fleur, elle est tombée entre les oreilles d'un cheval... mais sur le cheval il y avait un cavalier.»⁴⁵

Son rêve ne s'est jamais réalisé : elle n'a rencontré que des hommes qui la rendaient malheureuse. Au contraire de Jane, Fanny, petite comédienne, a la chance de se marier avec Farou, grand auteur de théâtre : « L'ombre gesticulante de Farou s'était abattue sur elle au cours d'une répétition du *Logis sans Femme*, où Fanny, à l'acte de la fête de

⁴⁴ *Ibid.*, p. 52.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 53.

nuit, tenait la partie de piano en coulisse ».⁴⁶ Épris d'un coup de foudre, Farou exige que Fanny l'épouse immédiatement :

« - Mais... mes parents... Je suis... je suis une jeune fille, avoua Fanny épouvantée.

Il eut l'air excédé :

- Oh ! quel embêtement !... Tant pis, on se mariera, que veux-tu !... »⁴⁷

Dans l'exemple cité, nous pouvons remarquer que Farou, sûr de sa supériorité, donne un ordre impérieux à la jeune fille. Désormais, elle vit dans l'ombre du mari. Fanny n'a plus besoin de travailler pour gagner son pain. Elle vit dans l'oisiveté et le luxe, ce qui la rapproche en quelque sorte des femmes entretenues. En revanche, Jane ne parvient pas à améliorer sa situation ; elle se résigne à accepter un humble emploi chez les Farou. Dans l'exemple suivant, le dialogue entre Jane et Fanny est révélateur. En dehors de sa fonction de secrétaire auprès de Farou, Jane agit en femme de chambre. Elle garde le sens de l'économie inculqué dans son enfance :

« - Oui... Voulez-vous que je vous lave les cheveux ? Non, vous ne voulez pas. Voulez-vous que nous pressions les groseilles et les cassis qui restent du déjeuner ? Une poignée de sucre, un peu de kirsch, on verse le jus sur le gâteau de Savoie d'avant-hier

⁴⁶ *Ibid.*, p. 38.

⁴⁷ *Ibid.*

qui gonfle, on sert, à part, un petit pot de crème fraîche, et on a, pour ce soir, un entremets tout neuf, qui coûte rien. »⁴⁸

3.3.3 Les droits de la femme

Colette démontre à travers ses romans que les droits de la femme sont très restreints. Selon Graciela Conte-Stirling, la condition de la femme à la fin du XIX^e siècle est légalement et professionnellement semblable à celle d'une mineure. La femme n'a pas le droit de voter et ne peut travailler, ni dépenser sans le consentement de son mari.

« Dans le Code Napoléon, elle jouit des mêmes droits qu'un mineur : elle ne peut pas voter, on ne lui permet pas de servir de témoin pour la justice ou pour les actes civils, et son opinion ne vaut rien dans des jugements. Quant à son argent, elle est libre seulement d'en faire usage avec le consentement de son époux de la même façon qu'elle doit lui demander son autorisation si elle désire travailler. »⁴⁹

- La soumission

Il faudrait noter que dans la vie conjugale le mari est considéré comme supérieur à la femme. Dans la famille, l'homme est le maître de la famille : la femme doit lui obéir et le servir car elle se subordonne à lui entièrement sur le plan financier, social, et même moral.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 14.

⁴⁹ Graciela Conte-Stirling, *Colette ou la force indestructible de la femme*, p.

En général, la femme ne travaille pas ; le mari a le rôle de soutenir sa famille. Elle doit lui demander toujours de l'argent pour des dépenses nécessaires. Dans *La Seconde*, la vie en couple de Farou et Fanny est un exemple caractéristique. Fanny quitte son métier de comédienne après le mariage. Chaque fois qu'une pièce de Farou se vend, il lui donne une somme à gérer dans la maison. Il arrive que Farou soit à court d'argent comme nous l'avons vu. Fanny est très contente que la pièce *Atalante* de son mari soit finalement vendue : elle pourra acheter des vêtements dont son beau-fils Jean a besoin.

« - Tiens, dis donc, toi ! Les fonds sont bas.

J'attends la dernière minute pour remonter le trousseau du petit. Réellement, il sera sans chemise à la fin des vacances, tu sais ! »⁵⁰

L'existence de la femme est reconnue par la société d'après le renom de leur mari. Par exemple, Fanny est nommée « la dame de l'auteur »⁵¹ en considération du statut professionnel de son mari. Le public s'intéresse à Fanny parce que son mari est une des grandes personnalités dans le monde du théâtre :

« Elle revint lasse d'avoir joué à la “ dame de l'auteur ” devant de jeunes vendeuses glaciales et de vieilles vendeuses lyriques, agiles, empanachées de cheveux blancs et de cheveux rouges, gonflées

⁵⁰ Colette, *La Seconde*, p. 60.

⁵¹ *Ibid.*, p. 117.

de fausses émotions, de potins sanguinaires, brûlantes d'une passion démodée pour le théâtre, les artistes et les "pièces du boulevard". Celles-ci posaient à Fanny cent questions, s'arrêtaient par miracle au bord de l'indiscrétion la plus outrageante ».⁵²

Les femmes aiment fréquenter les Farou pour se vanter d'avoir des relations avec un grand auteur de théâtre comme Farou. En plus, elles souhaitent que ce dernier leur accorde un rôle dans le théâtre. Par exemple, Clara Cellier, une vieille comédienne de la Comédie-Française, amène une jeune femme voir Farou pour la lui présenter. Lorsque Fanny lui annonce l'absence de Farou, les deux visiteuses s'en vont immédiatement. Fanny se rend compte que ces gens ne s'intéressent pas vraiment à son existence :

« “ Elles s'en iront, songeait Fanny, quand elles trouveront commode de rentrer chez elles, ou de rejoindre des amis au restaurant. Elles s'en iront dire qu'elles ont passé ” un bien bon moment chez les Farou “... Je n'aime ni cette avocate, ni cette grand-couturier, ni la cousine Farou, qui croit de son devoir, quand elle vient ici, de se faire les yeux et de s'emplâtrer d'un rouge qu'elle essuie, après, dans l'escalier du Métro... Comme ma maison est ennuyeuse !... ” »⁵³

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*, p. 95.

Dans *La Vagabonde*, Renée constate à son tour que la société parisienne s'intéresse à elle en tant que l'épouse d'Adolphe Taillandy, pastelliste renommé de Paris. A côté de lui, elle s'efface totalement. Renée affirme cette réalité amèrement :

« - (...) Vous rappelez-vous, les soirs où nous dînions en ville, Adolphe et moi, et que je prenais mon air pauvre, mon " air de fille épousée sans dot ", comme disait Margot ? Mon mari pérorait, souriait, tranchait, brillait... On ne voyait que lui. Si on me regardait un instant, c'était pour le plaindre, je crois. On me faisait si bien comprendre que, sans lui, je n'existais pas ! ». ⁵⁴

Sur le plan moral, c'est toujours l'homme qui décide. La femme n'a pas de voix au chapitre. Au début de *La Seconde*, on voit que Farou a choisi le lieu de vacances sans demander l'approbation de sa femme. Fanny n'aime pas cet endroit où elle souffre d'une grande chaleur. Mais le pire, c'est qu'elle s'ennuie en l'absence de l'homme aimé : « Le plus pressé, c'est que Farou revienne ici travailler à son troisième acte. Nous sommes tous si bêtes, quand il n'est pas là... ». ⁵⁵

La femme doit toujours supporter les torts de son mari. Elle subit passivement sa colère et ses humeurs changeantes. Ainsi, Fanny reste calme devant l'irration de Farou :

⁵⁴ Colette, *La Vagabonde*, pp. 95-96.

⁵⁵ *Ibid.*, pp. 18-19.

« Prompte à l'émotion, elle s'assagit assez pour prendre l'habitude de l'incertain. Entre Farou et les créanciers, elle interposa sa patience dénuée d'invention, une noblesse d'employée intègre ». ⁵⁶

Malgré sa douleur, la femme doit accepter l'infidélité de son mari avec patience. Clara Cellier, femme émancipée, s'étonne de la patience de Fanny à l'égard de son mari infidèle :

« “ Je ne connais rien qui soit plus digne d'admiration que l'orgueilleuse indulgence de Fanny Farou pour son grand matou de mari ! ” s'écriait Clara Cellier, du haut de sa jeune voix aiguë de vieille dame. » ⁵⁷

Nous trouvons un autre exemple dans le cas d'Edmée, jeune épouse de Chéri. Elle ne réagit jamais, face aux caprices de son mari. Ce dernier le constate :

« Elle est trop gentille, aussi, cette petite !
A-t-on jamais vu un amour de femme comme celle-là ? Pas un mot, pas une plainte ! Je vais lui coller un de ces bracelets, quand je rentrerai....
Ah ! l'éducation... parlez-moi de Marie-Laure pour élever une jeune fille ! » ⁵⁸

⁵⁶ Colette, *La Seconde*, p. 43.

⁵⁷ *Ibid.*, pp. 74-75.

⁵⁸ Colette, *Chéri*, p. 115.

La soumission d'Edmée s'enracine depuis son enfance où sa mère l'habituaux souffrances, à la solitude. Il en résulte une absence de communication entre l'adolescente et sa mère Marie-Laure. Edmée ne se plaint jamais. Le silence représente pour elle une arme qui la protège dans son monde intérieur :

« Son enfance, son adolescence lui avaient appris la patience, l'espoir, le silence, le maniement aisé des armes et des vertus des prisonniers. La belle Marie-Laure n'avait jamais grondé sa fille : elle se bornait à la punir. Jamais une parole dure, jamais une parole tendre. La solitude, puis l'internat, puis encore la solitude de quelques vacances, la relégation fréquente dans une chambre parée ; enfin la menace du mariage, de n'importe quel mariage, (...). »⁵⁹

- Le divorce

Au début du XX^e siècle, le divorce chez la femme est considéré comme un acte condamnable et scandaleux par la société, d'autant plus que la raison du divorce concerne l'adultère chez l'homme. C'est parce que la société accepte que l'homme peut avoir des maîtresses. Dominique Desani explique sur ce sujet : « Cette grande bourgeoisie industrielle ne devait pas apparaître vénale, secrètement amoral, admettant l'adultère, les passades, à condition que rien n'en paraisse... ». ⁶⁰ Graciela Conte-Stirling renchérit cette remarque : « L'adultère chez l'homme que la loi et la société considèrent sans

⁵⁹ *Ibid.*, p. 93.

⁶⁰ Dominique Desani, *La Femme au temps des années folles*, p. 26.

importance, s'avère être un crime grave chez la femme ». ⁶¹ Rappelons à ce sujet que le divorce avec Willy évoque le scandale dans la société parisienne. La romancière transpose cette expérience amère à ses héroïnes. Dans *La Vagabonde*, Renée s'est séparée de son mari, Adolphe Taillandy parce qu'il n'a cessé de la tromper et qu'il l'a mal traitée. Tout Paris reproche à Renée son impatience et éprouve de la sympathie pour le charmant :

« Lors de notre divorce, on ne fut pas loin de me donner tous les torts, pour innocenter le “ beau Taillandy ”, coupable seulement de plaire et de trahir. Il s'en fallut de peu que je cédasse, intimidée, ramenée à ma soumission habituelle par le bruit qui se fit autour de nous... – Comment ? il la trompe depuis huit ans, et c'est maintenant qu'elle s'avise de se plaindre !...
J'eus des visites d'amis autoritaires, supérieurs, qui savent “ ce que c'est que la vie ” ; j'eus celles de parents âgés, dont l'argument le plus sérieux était :
- Que voulez-vous, ma chère enfant !... » ⁶²

⁶¹ Graciela Conte-Stirling, *Colette ou la force indestructible de la femme*, p. 25.

⁶² Colette, *La Vagabonde*, pp. 32-33.

3.4 Le nouveau portrait de la femme

Colette dessine le nouveau portrait de la femme à travers ses héroïnes. La modernité des femmes colettiennes se caractérise par les traits suivants.

3.4.1 La valorisation du corps féminin

À la fin du XIX^e siècle, le corps féminin se révèle à la fois fascinant et haï, comme l'explique Graciela Conte-Stirling :

« C'est que la fin du XIX^e siècle avait créé un mythe du corps féminin où une beauté indiscutable générait une déshonorante méfiance de la part des hommes qui profitaient ou qui rêvaient des attraits de ce corps. »⁶³

À l'encontre de ses prédécesseurs tels que Zola ou les Goncourt, Colette donne une valeur au corps de la femme qui, loin de visée érotique, devient désormais naturel et respectable. D'abord, il faut noter que la femme colettienne ne se sent pas coupable de s'occuper de son corps, ni de se regarder dans la nudité devant le miroir comme nous l'avons montré antérieurement.

Dans les romans étudiés, toutes les héroïnes possèdent un corps sain et solide. Dans *La Vagabonde*, Renée à l'âge de la trentaine se montre fière de son corps resté aussi jeune : « Par une belle matinée

⁶³ Graciela Conte-Stirling, *Colette ou la force indestructible de la femme*, p. 30.

d'hiver, au plus beau de l'adolescence, je n'étais ni plus solide, ni plus élastique, ni plus animalement heureuse ? ». ⁶⁴ En pleine maturité, Léa, l'héroïne de *Chéri*, garde toujours la silhouette et la souplesse de sa jeunesse. Elle est sûre de compter sur la solidité et la santé de son corps. Elle dit:

« Pour le corps, “ on sait bien ” disait Léa, “ qu'un corps de bonne qualité dure longtemps. ” Elle pouvait le montrer encore, ce grand corps blanc teinté de rose, doté des longues jambes, du dos plat qu'on voit aux nymphes des fontaines d'Italie ; la fesse à fossette, le sein haut suspendu pouvaient tenir, disait Léa, “ jusque bien après le mariage de Chéri ” ». ⁶⁵

- Le souci de santé

La femme colettienne attache une importance capitale à son corps ; en conséquence, elle le soigne jalousement. Le souci de santé hante les héroïnes de Colette et s'accroît en particulier chez celles qui doivent gagner leur vie. Pour Renée qui travaille comme mime, le corps se présente comme un instrument indispensable de son travail. En plus, en tant que femme divorcée et seule, elle a peur d'affronter la maladie dans la triste solitude.

La femme colettienne sait que le soin de santé est étroitement lié à la propreté du corps. Il s'agit là d'une attitude nouvelle dans la conception du corps féminin, comme le souligne Graciela Conte-Stirling :

⁶⁴ Colette, *La Vagabonde*, p.38.

⁶⁵ Colette, *Chéri*, p.11.

« La propreté s'avère une préoccupation relativement nouvelle chez la femme qui prend le pas sur le maquillage, le parfum et tout artifice que la mode avait imposé à la femme du XIX^e siècle. La vigueur, la santé et le bien-être physique remplacent chez la femme de Colette la pure apparence et la parade. »⁶⁶

Dans les romans étudiés, nous remarquons que le bain occupe une place importante dans la vie quotidienne des femmes, alors qu'à la fin du XIX^e siècle, on ne considère pas le bain comme utile et nécessaire.⁶⁷ Chez les héroïnes colettiennes, le bain a plusieurs fonctions. Dans *La Vagabonde*, après avoir joué le rôle de mime, Renée a besoin d'un bon bain. Non seulement elle veut nettoyer à fond son visage couvert d'épais maquillage mais surtout elle tient à recouvrer la vigueur et l'élasticité de ses muscles.

« Ah ! que je n'aime pas me voir cette bouche découragée et ces épaules veules, et tout ce corps morne qui se repose de travers, sur une seule jambe ! (...) Voilà des yeux qui gardent un cerne de crayon bleu, et des ongles où le rouge a laissé une ligne douteuse... Je ne m'en tirerai pas à moins de cinquante bonnes minutes de bain et pansage... »⁶⁸

⁶⁶ Graciela Conte-Stirling, *Colette et la force indestructible de la femme*, p.44.

⁶⁷ *Ibid.*, pp. 43-44.

⁶⁸ Colette, *La Vagabonde*, pp. 13-14.

Dans *La Seconde*, Fanny, languie par la grande chaleur de l'après-midi, prend un bain d'eau fraîche pour stimuler son énergie avant de se mettre à écrire à son mari : « Elle se jeta dans l'eau fraîche comme si c'eût été une démonstration d'activité ménagère, se coiffa, se vêtit d'une robe d'été bleue à fleurs mauves, de l'an passé, et s'assit pour écrire. »⁶⁹

Dans *La Naissance du jour*, la narratrice Colette préfère un bain d'eau très chaude pour faire disparaître sa lassitude après une longue conversation qu'elle entretient toute la nuit avec son amoureux, Vial. Chez Léa, l'héroïne de *Chéri*, un bain soigneusement préparé lui procure le sentiment du bien-être et lui redonne du courage pour posséder désormais de longues nuits sans Chéri : « Toute nue et teintée de rose brique par les reflets de sa salle de bains pompéïenne, elle vaporisait sur elle son parfum de santal, et déployait avec un plaisir inconscient une longue chemise de soie ». ⁷⁰

- L'exercice physique

L'exercice physique est considéré comme nécessaire et bien faisant pour la santé. La course dans un bois ou la promenade à la plage permettent aux femmes de se détendre et aussi de respirer l'air frais. Nous trouvons un exemple caractéristique chez Renée. Elle se plaît à faire une course ou une promenade dans le bois.

« Fossette court plus vite que moi, mais je marche plus vite qu'elle, et, quand elle ne joue pas " au train de ceinture ", les yeux saillants et fous, la langue dehors, elle me suit à une allure

⁶⁹ Colette, *La Seconde*, p. 17.

⁷⁰ Colette, *Chéri*, p. 155.

traquenardeuse, un petit trot galopé et décousu
qui fait rire les gens.

(...) La voilette colle à mon nez, et tout mon corps
réchauffé par la course, cinglé par le froid, s'élançe...»⁷¹

Pour Léa, quand elle se sent anxieuse, elle a besoin de l'air frais pour surmonter son anxiété. Après la rupture avec Chéri, Léa préfère séjourner dans le Midi où on peut respirer l'air de la mer et se promener sous le soleil. Lorsqu'elle revient à Paris, son teint « ambré, fouetté par le soleil et la mer, fleurissait comme celui d'une belle fermière et eût pu se passer de fard ». ⁷² Cependant, la nouvelle de Chéri suffit à troubler sa paix. Léa ressent un besoin urgent d'une randonnée pour retrouver son équilibre : « Mais elle y mettait de la maladresse et une sorte d'application superflue bien propre à décourager son noviciat. Le second jour elle avait voulu sortir, aller à pied jusqu'aux Lacs, vers onze heures du matin. » ⁷³

- La nourriture de qualité

Dans les romans de Colette, le goût de la bonne chère révèle chez la femme non seulement le sens de la gastronomie, mais aussi le désir de conserver la santé. On voit que le besoin de « la cuisine réfléchie » ⁷⁴ est une des caractéristiques de Léa. L'héroïne de *Chéri* prend soin à équilibrer ses repas. Dans ce sens, elle se révèle être en avance dans la gastronomie :

⁷¹ Colette, *La Vagabonde*, pp.37-38.

⁷² Colette, *Chéri*, p.131.

⁷³ *Ibid.*, p. 150.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 9.

« On ne sait pas encore bien équilibrer ses repas. La viande n'est pas encore acceptée comme source d'énergie et on préfère les aliments farineux aux légumes verts, sans reconnaître aux fruits la valeur nutritive qu'ils apportent. C'est seulement à la fin du siècle que l'on commence à se rendre compte de la valeur des protéines et de l'importance d'un régime bien composé. »⁷⁵

Inquiète de la paleur de Chéri, Léa lui sert un repas bien composé pour le soigner : « Léa le réveillait pour le gaver de fraises, de crème, de lait mousseux et de poulets de grain ». ⁷⁶

Chez Colette, la nourriture de qualité joue également un rôle important dans le maintien de la force morale. Ses héroïnes se reconforment par un repas gastronomique dans les moments de troubles. Pendant la soirée mondaine chez son amie, Madame Peloux, Léa observe avec horreur les signes de vieillesse chez ses amies. Au retour, Léa, pour surmonter sa peur du vieillissement, demande qu'on chauffe son lit et lui apporte un dîner copieux. Elle apprécie surtout le parfum et le goût du chocolat qui s'avèrent bienfaisants : « La boule dans le lit tout de suite, et pour dîner une grande tasse de chocolat bien réduit, un jaune d'œuf battu dedans, et des rôties, du raisin ». ⁷⁷ Dans *La Seconde*, après une douloureuse discussion qu'elle a entretenue respectivement avec Jane et

⁷⁵ Graciela Conte-Stirling, *Colette ou la force indestructible de la femme*, p. 47.

⁷⁶ Colette, *Chéri*, p. 40.

⁷⁷ Colette, *Chéri*, p. 76.

son mari infidèle, Fanny récupère intuitivement sa force dans les plaisirs de la table. Elle s'étonne de son appétit :

« Et mon chagrin, qu'est-ce qu'il devient, dans tout ça ? A quelle heure vais-je m'occuper de lui ? Il y a eu aujourd'hui de la place pour la raison, pour la déraison, la colère, pour tout, sauf pour lui... Ils finiront par me l'ôter... »⁷⁸

3.4.2 La mode féminine

La modernité des héroïnes colettiennes réside par ailleurs dans leur façon de s'habiller. La mode du début du XX^e siècle impose aux femmes des corsets et des robes à baleines et une voilette. Mais les héroïnes de Colette refusent ces accessoires vestimentaires au profit de l'aisance dans leurs mouvements. Sur la scène de mime, Renée regarde avec dédain le public féminin dans la salle de spectacle :

« Elles portent l'obligatoire bonnet de cheveux, couvrant les oreilles, noué d'un large bandeau de ruban ou de métal, qui leur donne un air convalescent et pas lavé... On ne voit plus de nuques tentantes, ni de tempes vaporeuses, on ne voit plus que de petits mufles, mâchoires, menton, bouche, nez, - qui prennent, cette année, un véridique et frappant caractère de bestialité... »⁷⁹

⁷⁸ Colette, *La Seconde*, p. 174.

⁷⁹ Colette, *La Vagabonde*, p. 53.

Jouant une pantomime, Renée se sent fière de sa souplesse aérienne : « Un seul renversement de mes reins, ignorants de l'entrave, ne suffit-il pas à insulter ces corps réduits par le long corset, appauvris par une mode qui les exige maigres ? ». ⁸⁰ Si Renée se montre audacieuse dans son costume de pantomime, c'est parce qu'elle tient à libérer son corps des contraintes qui gênent les mouvements de danse.

Il semble que pour Colette l'élégance de la femme consiste à se vêtir en harmonie avec sa personnalité et aussi les circonstances. Le cas de Léa affirme un exemple frappant. Cette ancienne courtisane choisit attentivement ses habits non seulement pour mettre en valeur sa personne, mais aussi par le désir du bien-être :

“ (...) Le costume tailleur bleu, le nouveau, le chapeau bleu, celui qui est doublé de blanc, et les petits souliers à pattes... non, attends...”

Léa, les jambes croisées, tâta sa cheville nue et hocha la tête :

“ Non, les bottines lacées en chevreau bleu. J'ai les jambes un peu enflées aujourd'hui. C'est la chaleur. ”⁸¹

En revanche, Léa reproche à son amie, Lili, une vieille demi-mondaine parce qu'elle « suivait la mode, scandaleusement. Une jupe à raies, bleu révolution et blanc, contenait le bas de son corps, un petit spencer bleu béait sur un poitrail nu, à peau gaufrée de dindon coriace ». ⁸²

⁸⁰ *Ibid.*, p. 54.

⁸¹ Colette, *Chéri*, p. 17.

⁸² *Ibid.*, p. 71.

Devant la menace du vieillissement, Léa a décidé de quitter la vie mondaine, elle envisage de retrouver le naturel et la simplicité dans sa façon de s'habiller : « négliger d'abord le corset, les teintures ensuite, enfin les lingerie fines ».⁸³

3.4.3 L'espace féminin

- Le désir de l'espace à soi

Le désir d'un espace individuel est une attitude moderne qui oppose les héroïnes de Colette à ses contemporaines. Les femmes colettiennes ont besoin d'un espace à soi pour travailler, penser ou se reposer. Or, une telle attitude était hors du commun au XIX^e siècle. Dans le milieu aisé, les femmes peuvent s'isoler dans le boudoir pour se faire une beauté ou pour cacher leurs larmes. Dans la famille pauvre, c'est dans la cuisine que les femmes réalisent toutes leurs activités. L'importance de l'espace individuel a d'abord marqué l'existence de Colette. Dès son enfance, Sido a accordé à sa fille une chambre à part : dans la maison de Saint-Sauveur, la petite Colette dormait dans la pièce au dessus de la remise. Après que sa sœur aimée s'est mariée, elle a hérité de la chambre de cette dernière. À Paris, Colette dispose d'un espace privé car Willy, découvrant le talent d'écrivain de sa femme, l'oblige à s'enfermer dans une salle pour pouvoir produire des romans. Il « veilla à ce qu'[elle disposât] d'une bonne table, d'une lampe à cloche verte, d'un confort de scribe »⁸⁴.

⁸³ *Ibid.*, p. 150.

⁸⁴ Colette, *Mes Apprentissages, Œuvres*, Volume III, « Bibliothèque de la Pléiade » (Paris : Editions Gallimard, 1991), p. 1027, cité par Graciela Conte-Stirling, *Colette ou la force indestructible de la femme*, p. 133.

Il faut noter que Colette éprouve un mal être chez Willy à Paris. Le changement de domicile la rendait malheureuse d'autant plus qu'elle a perdu son espace intime pour vivre dans un endroit qu'elle ne connaissait pas. Colette prête le sentiment de dépaysement à ses personnages féminins. Fanny de *La Seconde* s'ennuie dans la Villa Déan située dans le Jura, lieu choisi par Farou pour passer leurs vacances d'été. « C'est triste, cet endroit. Qu'est-ce que Farou y trouve de beau ? ».⁸⁵

Fanny se sent une étrangère dans cet endroit qui semble appartenir à son mari tout seul. Son étouffement s'accroît lorsqu'elle découvre la liaison amoureuse entre Farou et Jane. Fanny ne supporte pas l'idée que cette dernière vienne prendre sa place dans la maison conjugale. Avant, Fanny se subordonnait tranquillement à la volonté de son mari. Elle s'est aperçue pour la première fois le manque d'autonomie chez elle. Tout d'un coup elle ressent vivement le besoin d'un espace personnel pour souffrir tout seul :

« “Mais Jane elle-même, mais ma maison, mon pauvre domaine de femme qui ne possède rien en propre...” Elle désirait, pendant l'insomnie et pour la première fois, une chambre où elle eût pu dormir, veiller seule. »⁸⁶

⁸⁵ Colette, *La Seconde*, p. 18.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 111.



- L'espace intérieur

Il n'est pas toujours possible pour les femmes colettiennes de disposer d'un espace extérieur qui lui appartienne réellement. Elles se créent donc un espace intérieur à travers le sommeil ou les rêveries pour se protéger contre l'invasion des autres. Elles se replient sur elles-mêmes pour réfléchir, pour souffrir ou pour rétablir leur équilibre intérieur. Le sommeil de Fanny est révélateur :

« (...) ses yeux bombés si étroitement protégés par une vaste paupière, sa bouche penaude quand elle dormait, et tout son corps exclusivement féminin, vallonné, montueux, couché sur le franc, les coudes près des genoux. »⁸⁷

Ainsi, Farou constate : « “Il n'y a rien de plus clos que toi quand tu dors” »⁸⁸. Bouleversée par les trahisons de son époux et de Jane, elle feint un évanouissement pour se calmer :

« Sa fausse défaillance lui donna du répit, du repos. Retranchée derrière ses paupières closes, elle écoutait le son des voix, les respirations pressées. Farou la ramassa à pleins bras, maladroitement et avec force : elle s'abandonnait à ces bras d'homme faits pour ravir et blesser. (...) Fanny prolongea cet affût, cette

⁸⁷ *Ibid.*, p. 112.

⁸⁸ *Ibid.*

détente, cet alibi. »⁸⁹

De même que Fanny, Renée de *La Vagabonde* trouve le refuge dans son sommeil : Maxime son amoureux, se vexe parce qu'il découvre que Renée lui échappe quand elle dort. Il se plaint :

« - Quand vous dormez, vous n'avez pas l'air de dormir ! vous avez l'air... eh ! enfin, vous avez l'air d'avoir fermé les yeux pour cacher une joie plus forte que vous ! Parfaitement ! vous n'avez pas un visage de femme endormie (...) C'est révoltant ! »⁹⁰

Pour la femme colettienne, le silence est un autre moyen pour protéger son espace intérieur. À la fin de *La Seconde*, Fanny et Jane se décident à s'entraider pour lutter contre l'homme aimé. Les deux femmes s'installent dans le silence :

« Feignant l'une de lire, l'autre de coudre, elles ne souhaitent que se taire, laisser reposer et mollir des forces que l'homme n'avait pas affrontées, et s'en remettre au silence de nourrir, à peine née, leur sécurité débile ». ⁹¹

⁸⁹ *Ibid.*, pp. 120-121.

⁹⁰ Colette, *La Vagabonde*, p. 117.

⁹¹ Colette, *La Seconde*, p. 185.

3.4.4 La force morale de la femme

- La revendication de la volupté féminine

D'après Elaine Harris⁹², ce sont presque exclusivement les hommes qui ont traité la sensualité. Colette est la première romancière qui ose se pencher sur cette question interdite aux femmes. Elle montre que la volupté fait partie de la vie amoureuse. Ainsi, on voit que ses héroïnes parlent de leur jouissance sur un ton naturel.

En revanche, Colette s'en prend aux femmes qui dissimulent hypocritement leurs plaisirs amoureux sous le signe de la pudeur. L'écrivain prête ses propos à Renée de *La Vagabonde* :

« Eh ! qu'en sais-je ! « Tu n'as pas de plus redoutable ennemie que toi-même ! » Fausse étourderie, fausse imprudence, voilà ce qu'on trouverait au fond de la pire impulsive, et je ne suis pas la pire impulsive ! Il faut être sévère pour celles qui crient : « Ah ! je ne sais plus ce que je fais ! » et discerner dans leur désarroi une bonne part de ruse prévoyante...»⁹³

Par ailleurs, la femme colettienne tient à rester égale à l'homme en matière de sexualité. Elle se réclame le droit à la volupté autant que son partenaire. Ainsi, Renée savoure délicieusement le baiser de Maxime :

⁹² Elaine Harris, *L'Approfondissement de la sensualité dans l'œuvre romanesque de Colette* (Paris : A.G. Nizet, 1973), p. 9.

⁹³ Colette, *La Vagabonde*, p. 132.

« Pliée sur le bras qui me tient, je creuse son épaule un peu plus, je me serre contre lui, attentive à ne pas disjoindre nos lèvres, attentive à prolonger confortablement notre baiser.

Il comprend et acquiesce, d'un petit grondement heureux (...) Une joie irresponsable et paresseuse me baigne... Rien ne presse, sauf que ce baiser recommence. Nous avons tout le temps... »⁹⁴

Si la volupté procure à la femme une joie incomparable, elle l'affaiblit néanmoins auprès de l'homme et en conséquence, entrave son aspiration à la liberté. Renée constate :

« Comment y parvenir ? tout est contre moi. Le premier obstacle où je bute, c'est ce corps de femme allongé qui me barre la route, un voluptueux corps aux yeux fermés, volontairement aveugle, étiré, prêt à périr plutôt que de quitter le lieu de sa joie... C'est moi, cette femme-là, cette brute entêtée au plaisir. »⁹⁵

- L'indépendance de la pensée de la femme

La femme de Colette pense librement et n'hésite pas à exprimer ses opinions avec courage. Avec son bon sens et son intelligence, elle se montre capable de juger et même contester les opinions des hommes.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 143.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 226.

Colette met toujours en scène l'héroïne qui sait exercer la liberté d'exprimer ses opinions. Renée, de *La Vagabonde* discute sérieusement avec son ami, Hamond sur le mariage. Elle affirme que le mariage paraît comme « la domesticité conjugale, qui fait de tant d'épouses une sorte de *nurse* pour adulte ». ⁹⁶ Pour soutenir son idée, Renée donne ses arguments :

« Je suis cependant prête à discuter, de la plus mauvaise foi du monde : je ne pourrais, aujourd'hui, m'attendrir, sauf sur ce pauvre homme qui détaille mes infortunes conjugales, en songeant aux siennes. Qu'il est jeune, et « blessable », et tout imprégné, lui, du poison dont il s'est voulu sevrer !... » ⁹⁷

De même, elle peut s'exprimer avec justesse et précision sur chaque situation pour convaincre son interlocuteur masculin. Lorsque Renée discute avec son imprésario Salomon sur les termes du nouveau contrat pour la tournée, elle sait défendre ses intérêts comme un homme : « Mais, dis-je enfin à Salomon, je ne veux pas t'engraisser de six cents balles ! Dix pour cent, à la fin, c'est de l'assassinat ! » ⁹⁸ Renée sait la valeur persuasive de sa parole : « J'ai trouvé la parole et l'art de m'en servir, et le vocabulaire qui sied ». ⁹⁹

⁹⁶ *Ibid.*, p. 166.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 169.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 108.

⁹⁹ *Ibid.*

Dans *La Seconde*, On voit que Farou, dramaturge célèbre, demande souvent l'avis de sa femme Fanny sur ses pièces. Cette dernière montre ses opinions avec franchise. Par exemple, elle désapprouve Farou qui envisage le suicide de l'héroïne dans sa pièce :

« -Moi, n'est-ce pas ? ça m'est égal, tu feras comme tu voudras. Seulement, tu ne m'obligeras pas, moi public, à trouver naturel qu'une femme veuille se tuer pour si peu de chose...

- Si peu de chose ? se récriait Farou. Une trahison ? Et une trahison réfléchie, méticuleuse comme celle-là ! Si peu de chose ! Vraiment ! »¹⁰⁰

Et pour convaincre son interlocuteur, Fanny donne un argument final fondé sur l'incompétence de ce dernier en matière de psychologie féminine :

« - Ce n'est peut-être pas peu de chose. Mais le geste de ta Denise, veux-tu que je te dis ce que c'est ? c'est un réflexe d'homme et pas autre chose. »¹⁰¹

- Le désir d'organiser sa vie

Un des traits caractéristiques des héroïnes de Colette réside dans leurs efforts pour organiser leur propre vie. Puisque la femme colettienne

¹⁰⁰ Colette, *La Seconde*, p. 42.

¹⁰¹ *Ibid.*

ne peut plus supporter l'autorité de son mari, elle en retrouve finalement la force morale et prend la décision par elle-même sur la façon de mener sa vie. Cette attitude rejoint celle de l'écrivain qui, depuis son enfance, a reçu de sa mère des leçons concernant la liberté de l'esprit. Afin de pouvoir se défendre toute seule dans la vie : « Sache bien une chose ; c'est qu'il ne faut compter que sur soi en ce monde ».¹⁰²

Dans *La Vagabonde*, Renée a divorcé de son mari infidèle. Tout en sachant qu'en tant que femme divorcée, elle serait mal vue et surtout sans ressources. Un modeste salaire de mime lui apporte une grande joie. Car elle se voit maintenant capable d'organiser sa vie toute seule :

« D'autres travaux, d'autres soucis me réclament à présent, et surtout celui de gagner ma vie, d'échanger contre de l'or sonnante mes gestes, mes danses, le son de ma voix... J'en ai vite pris l'habitude, et le goût, avec un appétit bien féminin de l'argent. Je gagne ma vie, cela est un fait. A mes bonnes heures, je me dis et me redis, joyeusement, que je gagne ma vie ! »¹⁰³

Il est à noter que le respect de l'argent chez Renée n'a aucun rapport avec la cupidité. En effet, cette attitude révèle le désir de maintenir son autonomie financière. Dans un autre exemple, Renée est furieuse lorsque son amoureux Maxime avait conçu pour elle un projet

¹⁰² Sido, *Lettres à sa fille* (Paris : Des femmes, 1984), p. 68, cité par Graciela Conte-Stirling, *Colette ou la force indestructible de la femme*, p. 101.

¹⁰³ Colette, *La Vagabonde*, pp. 31-32.

d'avenir : « (...) vous aurez à vous toute la terre, jusqu'à ne plus aimer qu'un petit coin à nous où vous ne serez plus Renée Néré, mais Madame Ma Femme ! Il faudra bien que cette vedette vous suffise !... Je m'occupe déjà de... ». ¹⁰⁴ La colère de Renée s'explique par son désintéret pour les liens que Maxime lui offre. Ce qu'elle désire, c'est l'égalité dans l'organisation de leur future union.

Dans *La Seconde*, Fanny, face à l'infidélité de son mari, essaie de résoudre seule la crise conjugale avec le minimum de dégâts. Méprisant la veulerie de Farou, Fanny lui interdit de participer à la discussion entre elle et Jane. Enfin, c'est elle qui décide de garder Jane, qui deviendra désormais son partenaire dans la lutte contre l'homme aimé :

“ Demain ”, rêvait Fanny, “ demain, si elle s'éloigne, je serai ainsi, seule près de ce feu, comme une femme qui en a fini avec une grande partie de l'amour. (...) Lui, il retrouvera fatalement son espèce favorite et musulmane de bonheur. Il retrouvera son innocence, sa solitude et son métier. Mais avec qui, moi, pourrai-je de nouveau être deux ? On n'est pas trop de deux pour être seule avec Farou... contre Farou... ” ¹⁰⁵

Riche et indépendante, Léa de *Chéri* manifeste toujours la volonté d'organiser son existence ; elle vit aisément de ses rentes et elle sait gérer

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 214.

¹⁰⁵ Colette, *La Seconde*, pp. 181-182.

son argent efficacement en se renseignant sur les nouvelles financières dans les journaux. Elle s'occupe de sa maison et dirige la domesticité strictement. Léa a fait preuve de sa force morale lorsqu'elle a décidé de rompre avec Chéri, son amant. Devant la perspective de sa vieillesse, Léa veut organiser sa vie nouvelle qui sera désormais sans Chéri. Elle le renvoie avec détermination à sa jeune épouse délaissée :

« “Ah ! Je suis aussi finie que cette vieille...Vite, vite, petit, va chercher ta jeunesse, elle n'est qu'écornée par les dames mûres, il t'en reste, il lui en reste à cette enfant qui t'attend. »¹⁰⁶

À travers ses créatures féminines, Colette fait découvrir la condition de la femme au début du XX^e siècle. La femme colettienne prend conscience de son infériorité par rapport à l'homme et ne trouve guère de place dans la société. Si Colette fait de ses personnages féminins les reflets de leur époque, elle cherche pour autant à élaborer un nouveau type de la femme qui manifeste sa force de caractère et son goût pour la liberté. Par opposition à l'homme, la femme colettienne montre sa capacité d'organiser sa vie et son désir d'être égale de l'homme dans la vie sociale et affective.

¹⁰⁶ Colette, *Chéri*, p. 188.